

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**73. Val-Richer, Jeudi 28 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

73. Val-Richer, Jeudi 28 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-06-28

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe suis très perplexe. Si je suis ma pente, je serai si triste que vous le deviendrez encore davantage.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°121/158-159

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 267, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/6-11

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°73. Val-Richer. Jeudi soir 9 h. 1/2 28 juin.

Je suis très perplexe. Si je suis ma pente, je serai si triste qui vous le deviendrez encore davantage. Votre tristesse m'est insupportable. Dites moi que vous voulez voir toute la mienne, que vous prendrez plaisir à savoir à quel point vous me manquez, quels efforts j'ai à faire pour comprendre comment il est possible. Que le jour recommence et que le jour finisse Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice, Sans que de tout le jour je puisse voir Titus. Je me rappelle que l'an dernier, dans une de mes courses, après vous avoir quittée en arrivant à Lisieux, je me suis laissé aller à vous montrer toute ma peine ce qui peut se montrer d'une vraie peine, à vous dire combien les lettres, les paroles tout était pour moi insignifiant, misérable, pour moi accoutumé à être près de vous, deux heures, trois heures tous les jours à suivre votre vie minute par minute. Vous m'avez demandé de n'en rien faire, de vous fortifier au lieu de vous affaiblir de vous aider à trouver quelque chose de bon dans les lettres, dans les paroles tendres venues de loin, dans tout ce qu'on appelle les remèdes contre l'absence. Dites-moi ce que vous aimez le mieux. Aujourd'hui dans ce moment ma disposition est de penser à vous plus qu'à moi, d'être plus occupé de votre chagrin que du mien. Je ne vous réponds pas qu'elle dure. Je suis sûr qu'elle ne durera pas. Profitez en pour m'apprendre mon devoir. Je le remplirai comme je pourrai.

Je suis arrivé ici par le temps le plus noir, la pluie la plus épaisse, les plus sales chemins qui se puissent imaginer. La vallée est verte, fraîche, couverte de fleurs, parée pour recevoir le soleil qui ne vient pas. Ainsi va le monde. Le soleil manque à la verdure, et la verdure au soleil. Aussi quel ravissement quand ils se rencontrent ensemble, quelque part, un moment ! En toutes choses, dans la nature, ou dans l'âme, nous ne faisons qu'entrevoir la perfection. Mais, quand on l'a entrevue comment peut-on laisser retomber plus bas sa pensée ? J'ai très peu dormi en voiture. Je prenais quelque plaisir à veiller pendant que tout le monde dormait autour de moi. Comme si j'en avais été un peu moins en voyage, resté un peu plus à Paris ! Que notre cœur est inventif et subtil à se crier des illusions si vaines, si fugitives que la pensée ne peut même les saisir et pourtant elles plaisent !

Mes enfants ont très bien dormi. Ils se réveillaient pour me demander du sucre de cerises. Ils dorment profondément depuis trois quarts d'heure, fatigués du voyage, de leur joie. Ils se réveilleront demain, en chantant, en sautillant comme les oiseaux de ma vallée. Je voudrais vous envoyer leur gaieté. Je voudrais vous envoyer, j'aurais voulu vous laisser un de mes enfants. Ah, que de vains désirs ! Adieu. Je vais me coucher. Je dormirai. Je suis fatigué. Vous vous couchez aussi en ce moment, dans votre nouvelle chambre. Je ne la connais pas. Il est vrai que je ne connais pas non plus l'ancienne. Adieu. Dormez, dormez donc. Adieu

Vendredi, 8 h. 1/4

Je sors de mon lit. J'ai beaucoup dormi, longtemps et profondément. Il fait beau. Le soleil brille. Ma vie sera ici très égale, très dénuée d'événements, de nouvelles. Mais je vous dirai tout, tout ce qui m'aura occupé un moment. Au moins faut-il tout savoir quand on ne voit rien. 9 h. 3/4/ Voilà, mon facteur. J'espère que celui-ci sera diligent. Je suis bien aise que vous soyez établie aux Champs-Élysées. J'ai bien

raison de ne pas me laisser aller à vous parler de ma tristesse. Que la vôtre me pèse ! Hélas, il faut payer tous les bonheurs, et les payer cher. Je vous répondrai demain sur cette honteuse, honteuse réduction. Je me lève pour aller chercher mon adieu. Où n'irais-je pas le chercher ? Décidément, j'ai été bien aise de vous rencontrer. Et une demie-heure après, en partant par les Champs Elysées, j'ai vu votre calèche dans la cour de la petite Princesse. Vous savez que j'aime Félix. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 73. Val-Richer, Jeudi 28 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-06-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 23/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1627>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 28 juin 1838

Heuresoir 9 h1/2

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je suis très perplexé. Si je suis ma-
lade, je dois si triste que vous le deviendrez encore davantage.
Votre tristesse m'est insupportable. Dite-moi que vous voulez
voir toute la semaine, que vous prendrez plaisir à savoir
à quel point vous me manquez, quel effort j'ai à faire
pour comprendre comment il en est possible.

Que le jour recommence et que le jour finisse
sans que jamais l'un puisse voir l'autre,
sans que de tout le jour je puisse voir l'autre.

Je me rappelle que, l'an dernier, d'un ton de ma course,
après vous avoir quitté, en arrivant à L'Isleux, je me suis
laissé aller à vous montrer toute ma peine, le qui peut
se montrer d'une vraie peine, à vous dire combien les lettres,
les paroles, tout était pour moi insignifiant, misérable
pour moi accoutumé à être près de vous deux heures, trois
heures tous les jours, à suivre votre vie minute par minute.
Vous m'avez demandé de rien rien faire, de vous fortifier au
lieu de vous affaiblir, de vous aider à trouver quelque
chose de bon dans les lettres, dans les paroles tendres, venues
de loin, dans tout ce qu'on appelle les remèdes contre
l'absence. Dites-moi ce que vous aimez le mieux. Aujourd'hui

Dans le moment, ma disposition est de penser à vous plus
qu'à moi, d'être plus occupé de votre chagrin que du mien.
Je ne vous réponds pas qu'elle dure. Je suis sûr qu'elle ne
durera pas. Profitez en pour m'apprendre mon devoir.
Je le remplirai comme je pourrai.

Je lui arrive ici par le tour le plus noir, la plus
la plus épaisse, la plus sale chemin qui se puissent
imaginer. La vallée est verte, fraîche, couverte de fleurs,
parée pour recevoir le soleil qui ne vient pas. L'air va
le monde. Le soleil manque à la verdure et la verdure
au soleil. Aussi quel ravissement quand ils se rencontrent
ensemble quelque part, un moment ! Du bonheur cher,
dans la nature ou dans l'âme, vous ne faisant
qu'introduire la perfection. Mais, quand on la rencontre,
comment peut-on la laisser retomber plus bas la pensée ?

J'ai très peu dormi en voiture. Je prenais quelque
plaisir à voir pendant que tout le monde dormait
autour de moi. Comme si j'en avais été un peu **moins**
en voyage, resté un peu plus à Paris ! Les notes vives
ou inventif et subtil à de vives des illusions si vaines,
si fugitives que la pensée ne peut même les saisir, et
pourtant elles plaisent ! Mes enfants ont très bien dormi.
Ils se réveillèrent pour me demander du sucre de
cristal. Ils dorment profondément depuis trois quarts

l'heure, je
demain
ma velle
vous enco
Ah, que
Dormirai
le moment
Comme je
l'ancienne

Je suis de
Il faut b
d'unie de
tout ce q
tout l'ave

Vita m
que vous
na pa
la velle
les pays
heureux
où n'avez
de vous

l'heure, fatigué du voyage, de lue joie. Ils se réveilleront
demain en chantant, en sautillant, comme les oiseaux des
ma vallée. Je voudrais vous envoyer leur geste. Je voudrais
vous envoyer, j'aurais voulu vous laisser un de mes enfants.
Ah, que de vains desirs ! Adieu. Je vais me coucher. Je
dormirai. Je suis fatigué. Vous vous couchez aussi en
ce moment, dans votre nouvelle chambre. Je ne la
connaissais pas. Il est vrai que je ne connaissais pas non plus
l'ancien. Adieu. Dormez, dormez donc.... Adieu.

Vendredi 8 h. 1/4

Je suis de mon lit. J'ai beaucoup dormi, longtemps et profondément.
Il fait beau. Le soleil brille. Ma vie sera ici très égale, très
douce, très saine, de nouvelles. Mais je vous dirai tout,
tout ce qui m'aura occupé en moment. Au moins faut-il
tout savoir quand on ne voit rien.

9 h. 3/4

Vite mon frère. J'espère que celui-ci sera diligent. Je lui en ai
que vous soyez établie aux Champs Élysées. J'ai bien raison de
ne pas me laisser aller à vous parler de ma tristesse. Lue-
ta votre me père ! hélas, il faut payer tous les bonheurs, &
le pays cher. Je vous répondrai demain sur cette honteuse
honteuse réduction. Je me lève pour aller chercher mon adieu.
Où j'irai-je pour le chercher ? Évidemment, j'ai été bien aise
de vous rencontrer. Et une demi-heure après, en partant par

Le Champ d'Asie, j'ai vu votre calèche dans la cour de la petite
Princesse. Vous savez que j'aime Paris. S

3079

9

je n'ai
pu
vous le
à qui
pour

Je me
après
laisse
de ma
les par
pour
heures
Mais
bien
thor
de la
l'abri